PENSER L'EUROPE

EDGAR MORIN

au Vif du Sujet

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1987*

Extrait de la publication

La fin est là
d'où nous partons.

T. S. ELIOT

Extrait de la publication

Extrait de la publication

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier Dominique Le Ray sans qui ce livre n'aurait pas pu prendre forme. Elle a opéré un *cracking* et une restructuration des divers textes que m'avait inspirés la question européenne, ces cinq dernières années. Elle a relu et critiqué mon manuscrit et a pleinement participé à l'élaboration de ce livre, du début à l'achèvement. Je lui suis particulièrement reconnaissant de la subtilité de ses commentaires et de ses analyses, de la justesse de ses objections et de ses avis.

C'est Edwy Plenel qui m'a incité à faire ce livre. Il a été plus qu'un codirecteur de collection. Il m'a aiguillonné, lu, critiqué, suggéré. Son encouragement permanent et son dynamisme organisateur ont fait que tout soit prêt, sinon dans les temps prévus, du moins à un rythme imprévu. Je le remercie très vivement pour tout.

Je remercie Nicole Benoit-Lapierre, qui, à la lecture de mes textes sur la « nouvelle conscience européenne », a eu l'idée de ce livre et a participé à la lecture critique du premier manuscrit. Je remercie Nicole Phelouzat, qui m'a apporté avec patience et efficacité l'aide documentaliste et bibliographique nécessaire.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PROLOGUE

Souvenirs d'un anti-européen

Longtemps, je fus « anti-européen ». A la fin de la guerre, quand surgissaient, de l'antifascisme même, les mouvements européens fédéralistes, j'écrivis un article, paru en 1946 dans *Les lettres françaises*, au titre sans appel : « Il n'y a plus d'Europe. » J'avais été résistant et j'étais alors communiste. Pour moi, pour nous, l'Europe était un mot qui ment.

J'avais combattu ce que Hitler avait appelé « l'Europe nouvelle ». Je voyais dans la vieille Europe le foyer de l'impérialisme et de la domination plutôt que celui de la démocratie et de la liberté. Je distinguais, non la vérité du discours sur l'humanisme, la raison et la démocratie européenne, mais son mensonge : la brutalité effroyable des conquistadores du Mexique et du Pérou, l'Afrique esclavagisée et exploitée, la puissance dévastatrice du Reich allemand. Au lendemain de la guerre, la France et l'Angleterre étaient toujours des puissances coloniales et l'Allemagne, encore en coma profond, n'avait pas pris visage démocratique.

Je n'étais pas seulement contre l'oppresseur européen, j'étais aussi pour l'opprimé. Le hasard m'avait fait lire *Le crépuscule de la civilisation* d'Arturo Labriola, ce Spengler italien à visage humain, profondément ouvert aux civilisations et aux peuples conquis par l'Europe. Ce qui me faisait

offense, c'étaient non seulement la violence, la cruauté et les rapines du conquérant, mais aussi et surtout le mépris de l'Eropéen blanc, assuré de sa supériorité biologique, intellec lectuelle, matérielle et morale.

Je n'avais reçu aucun héritage religieux ni culturel de mon ascendance mais j'avais tiré de mon expérience juive la connaissance douloureuse de l'humiliation et de l'offense faites à autrui. C'est du reste le titre du roman, *Humiliés et offensés*, qui, quand j'avais quinze ans, m'a fait aller à Dostoïevski. C'est cela que j'ai ressenti très jeune et qui ne m'a jamais quitté, l'horreur du mépris, le mal intérieur au sentiment de l'offense et de l'humiliation à l'égard d'un être humain. C'est, je crois, l'une des sources qui me portait à l'idée de fraternité et m'inclinait au dévouement pour l'humanité.

L'autre source a surgi de l'accident irréparable de ma vie : la perte de ma mère à l'âge de neuf ans. Ce manque me poussa à chercher une matrie plutôt qu'une patrie et, fils unique, je rêvais d'un univers de frères. La politique avait fait irruption dans nos cours de récréation en février 1934, alors que j'avais treize ans, et elle avait définitivement envahi, dès cet âge, beaucoup de ceux de ma génération. Les vociférations radiophoniques d'Hitler, les défilés du Front populaire, les bombes de la guerre d'Espagne scandaient la marche hypnotique de l'Europe vers le gigantesque abattoir. Je croyais qu'il fallait éviter la guerre à tout prix. Mais elle advint, en trois temps, ne révélant qu'au troisième son visage. Ce fut d'abord la guerre sans guerre — la « drôle de guerre » —, puis l'effondrement de la France et, enfin, l'entrée des troupes allemandes en URSS. Alors, et alors seulement, je fis ma conversion au communisme bien qu'il fût stalinien et que je l'eusse, auparavant, rejeté pour cette raison même.

Extrait de la publication

L'humanité était mon mythe matriciel, et la guerre me révélait que l'URSS en était le champion. Son affrontement titanesque avec l'Allemagne nazie occupait à mes yeux le cœur de la guerre, reléguant l'intervention américaine à la périphérie du conflit central. Dans ces conditions, j'avais le sentiment exalté de combattre à la fois pour toute l'humanité, pour l'Europe et pour la France, pour la liberté et pour le socialisme. La guerre était mondiale, l'enjeu la liberté du monde. C'était l'humanité qui devait se libérer et se fédérer. Toute idée européenne me semblait étriquée et mesquine, alors que nos libérateurs venaient de Sibérie et du Texas pour arracher les barreaux de la prison Europe. La planète s'ouvrait à nous, l'Humanité allait enfin prendre forme.

Pourtant je rendais inconsciemment hommage à l'Europe en la reniant. Adolescent, je m'étais fait, comme tant d'autres, sans le savoir, une éducation européenne. C'est son empreinte qui m'a fait préférer l'Humanité aux Patries, c'était elle qui m'invitait à contester les nationalismes et à goûter le cosmopolite, c'était l'humanisme européen qui m'entraînait au-delà de la province européenne au nom de l'universel.

Je porte en moi la marque indélébile de Montaigne, Pascal, Rousseau, Proust. Mais aussi importants que Molière furent pour moi Shakespeare et Cervantès, aussi importants que Rimbaud furent Shelley, Novalis, Hölderlin. Plus importants que Balzac, Flaubert furent Tolstoï et Dostoïevski. La liste de mes opéras préférés mêle don Giovanni, la Walkyrie, Boris Godounov, Pelléas, Wozzeck. J'ai aimé les écrivains qui, comme Thomas Mann, Stefan Zweig, Romain Rolland, sans cesser d'écrire en leur langue, parlaient européen. Alors que s'annonçait la Seconde Guerre mondiale, j'admirais qu'en 1914, Romain Rolland se fût élevé « au-dessus de la mêlée » fratricide, et je souffrais qu'il fût méprisé parce qu'il n'avait

Extrait de la publication

pu admettre les mépris nationaux. J'ai tellement aimé la musique, la poésie, la pensée allemandes que je n'ai jamais pu, aux pires moments de la domination hitlérienne, aux heures les plus virulentes de la Résistance, identifier Allemagne et Nazisme. Je n'ai jamais cessé d'aimer ce pays en le combattant et n'ai jamais pu me résoudre, comme alors tant de Français, y compris communistes, à haïr le « boche ».

*

J'ai vécu pleinement mon ambiguïté d'Européen-anti-européen lorsque, quelques mois après la libération de Paris, j'acceptai sans hésiter l'invitation qui m'était faite de rejoindre l'état-major de la 1re armée française qui pénétrait en Allemagne. Plongeant dans « *l'an zéro de l'Allemagne* » [1*], je pénétrais au cœur même du destin européen et au cœur de ce cœur : à Berlin.

L'Allemagne était effondrée, décapitée, morcelée, dévastée, hagarde, terrorisée. C'était pourtant de là qu'était partie la puissance fabuleuse qui avait déferlé jusqu'au Caucase, en Egypte et au cercle polaire. Je retrouvais sans cesse le problème qui me hantait : comment l'Allemagne a-t-elle pu produire ce que j'aime le plus au monde et ce qui me fait le plus horreur ? J'avais pu saisir, début juillet 1945, la première occasion pour me rendre à Berlin. Dans mon esprit, le Berlin d'avant Hitler tenait à la fois du docteur Mabuse et de *l'Opéra de quat' sous* avec des Marlène et des Lily-Marlène aux voix rauques. La Sprée, l'Unter den Linden, le Tiergarten, la porte de Brandebourg, l'Alexanderplatz, le

* Les notes sont regroupées en fin de volume, p. 219.

Reichstag étaient des mots porteurs d'une magie douloureuse et cruelle.

J'arrivais dans un avion militaire à l'aéroport de Tempelhof, et bien que j'eusse déjà connu les dévastations de Pforzheim, Mannheim, Francfort et tant d'autres villes, je parcourais avec stupeur les ruines interminables de la gigantesque capitale. J'imaginais une traversée de Paris, de Vincennes à la porte Maillot, qui ne présenterait que des décombres mais dans une cité deux fois plus étendue.

Au cœur de cette ville-ruine, en zone soviétique, un périmètre inouï était délimité par l'Unter den Linden, la Leipzigerstrasse et l'Alexanderplatz. C'était là que se déroulèrent les derniers combats, avec les ultimes défenseurs du Führer, gamins, vieillards, et surtout légionnaires français, hollandais, norvégiens, bref « européens » de la SS. C'était là que se trouvait la Chancellerie du Reich où je pouvais encore, marchant dans les décombres, glaner des textes de promotions ou de décorations signés par Hitler. Le Bunker, au pied du bâtiment mort, offrait son mystère hallucinant. Le *Walhalla* s'y était écroulé, entraînant dans ses ruines les palais wilhelmiens où, parmi des blocs énormes, gisaient, déjetés et brisés, atlantes et cariatides.

L'Alexanderplatz n'avait plus de formes. Sur la Leipzigerstrasse, les carcasses des établissements autrefois bancaires, administratifs ou commerciaux offraient à nu leurs cages d'ascenseurs enferraillées. De gigantesques enseignes pendaient, pitoyables, à la recherche d'un alphabet perdu. Le Tiergarten, qui était autrefois un parc boisé élyséen, avait perdu ses arbres, fauchés par la bataille. Plus tard, au cours de l'hiver 1945-1946, les Berlinois scièrent ce qui en restait. Le parc devint alors un immense potager, partagé en minuscules parcelles, dont les statues restées intactes des rois de Prusse, de princes et de généraux à casques à pointe,

contemplaient avec morgue les laitues et les carottes. Proche de la porte de Brandebourg, le Reichstag dressait le spectre de pierre, troué et ravagé, de la démocratie assassinée.

Il faisait très doux, le ciel était bleu, il n'y avait personne, les places, les avenues étaient désolées et désertes. J'étais près des restes de l'ambassade de France, avec ses lignes classiques, face aux mille fenêtres aveugles de l'hôtel Adlon incendié. Plus loin, les ruines des ambassades et des hôtels particuliers avaient une mélancolie distinguée et un peu lourde qui évoquait Palmyre. Le drapeau rouge, déchiré, pendait plus qu'il ne flottait sur la porte de Brandebourg, arc de triomphe ébréché par les tirs d'artillerie. Les pierres, teintées aux couleurs gris rosé du couchant, semblaient de très vieilles ruines, tristes et sereines.

J'étais arrivé sur une autre planète. Un extraordinaire silence régnait sur la ville. Soudain, un chant sublime de violon, pur et déchirant, immense, à peine frangé d'un frêle accompagnement de piano, jaillit de nulle part et de tout près. Je fus rempli d'un bonheur et d'une tristesse inouïs. J'avais reconnu la sonate *Au printemps* de Beethoven. Le miracle venait d'un haut-parleur, installé, je ne sais pourquoi, par les Russes, au-dessus de la porte de Brandebourg. Par-delà les guerres et les massacres, ce violon qui chantait pour la pierre, pour les ruines, pour la mort, me semblait annoncer l'avènement lointain d'un âge de tendresse.

*

Les militaires français s'étaient installés hors Berlin, à Frohnau, où les petites villas n'avaient pas été touchées. Elles se dispersaient parmi les pins, les dunes et les lacs, dans un paysage, non de banlieue, mais des lointains. Le commandement m'avait fourni une vieille guimbarde avec un

jeune chauffeur allemand. Je marchais à pied dans Berlin mais j'utilisais la voiture, le jour, pour passer et repasser d'est en ouest et, la nuit, pour rouler au hasard dans la ville déserte. C'était encore la même ville, uniforme dans ses ruines et nue dans ses voies de communication. Mais les femmes des services militaires occidentaux comme mon jeune chauffeur me disaient leur peur des Russes. Les uniformes occidentaux ne se hasardaient pas à l'est et les uniformes soviétiques n'allaient pas à l'ouest, à l'exception des officiers aux médailles brinquebalantes qui se rendaient à la Kommandantura quadripartite, en zone américaine.

C'était la même ville, mais l'Est était soviétique et l'Ouest occidental. Ce dont je ne me rendais pas compte, ce que nul ne pouvait alors concevoir, c'est qu'avant même les débuts de la guerre froide, l'une des plus grandes capitales européennes était morte, et que, sur son cadavre, n'allaient pouvoir renaître que deux villes phocomèles, nées de deux inséminations artificielles différentes, apportant à chacune des gènes ennemis de l'autre.

Quand je retournai à Berlin, au cours de l'été 1946, j'eus l'impression que l'Est commençait à se reconstruire. Sur l'Unter den Linden, des femmes, des vieillards déblayaient les pierres, empilaient les briques, utilisaient chaque embryon de mur. Les bureaux des administrations s'installaient dans des immeubles plus ou moins rapiécés de la Leipzigerstrasse. Bientôt, l'on put même voir s'édifier un ou deux palais d'art stalinien massif. L'Ouest demeurait informe. Son centre, le Kurfürstendamm, exhalait la décomposition. Les prostituées faisaient le trottoir, du néon s'accrochait aux ruines, indiquant boîtes et cabarets. J'y voyais la preuve de la corruption du capitalisme, de son impuissance à résoudre les problèmes de l'après-guerre, alors que les premiers labeurs fourmiliers de l'Est apportaient la

Extrait de la publication

preuve tangible de l'aptitude du socialisme à édifier un monde nouveau.

C'est bien plus tard que l'ouest commença sa reconstruction. Mais avec quelle vélocité ! Tandis qu'inversement, à l'est, tout se ralentissait, se sclérosait, se durcissait. Aussi, au cours de mes séjours suivants, ce ne fut plus le spectacle des ruines qui retint mon attention mais celui de la division à l'œuvre dans un Berlin devenu à la fois enjeu, siège et front de la guerre froide. Je suivis le processus hallucinant non seulement de coupure de la ville en deux, mais surtout de constitution de deux nouvelles villes, à partir de la désintégration définitive de l'originelle, deux villes à la fois totalement dissemblables et pourtant jumelles.

L'ancien centre de la capitale, ce périmètre où Berlin-Est avait commencé sa reconstruction, se transforma en no man's land, avec terrains vagues et pousses folles dans les rues, l'Est n'y plantant que bien plus tard quelques immeubles vitrines pour les étrangers. Le nouveau centre de la ville d'est se construisit désormais au-delà de l'Alexanderplatz, devenue périphérique. Ce fut la Stalin Allee, où s'édifièrent les puissants et austères buildings de la RDA et où éclata, en 1953, la révolte ouvrière. La ville d'ouest, elle, s'édifia à partir du Kurfürstendamm et son ancienne partie centrale devint elle aussi frontalière. L'ancien centre était devenu frontière et désert, entre deux villes, deux mondes, deux demi-Europe qui ont pris forme entre 1946 et 1949.

*

Lorsque je revins à Berlin en 1950, il y avait eu le blocus (juin 1948-mars 1949), les deux municipalités s'étaient constituées, la RFA et la RDA s'étaient créées (1949). Ce n'était plus seulement Berlin, mais l'Allemagne qui était

coupée en deux. J'étais parti de Paris, avec Robert et Monique Antelme, dans une Celtaquatre que nous avait prêtée Marguerite Duras. Nous étions devenus chômeurs et le besoin nous poussait à Berlin-Est, où le livre d'Antelme *L'espèce humaine* et le mien *L'an zéro de l'Allemagne* avaient été traduits à cinquante mille exemplaires et où nous attendait une richesse que, vu l'impossibilité du change, nous ne pouvions récupérer que sur place. Nous avions de vrais faux laissez-passer, obtenus par la complaisance d'un ami, hélas non valables bien que rédigés en quatre langues et bourrés de tampons français impressionnants.

Mais nous avions un Sésame, dont je connaissais la valeur magique auprès du fonctionnaire de l'Est. C'était purement et simplement les relevés de ventes de nos éditeurs qui, ipso facto, nous sacralisaient comme importants écrivains publiés par le Parti. Effectivement, ce Sésame nous fit franchir la frontière des deux Allemagnes, contrairement aux prédictions de la police militaire anglaise qui nous voyait perdus. Il nous permit d'entrer dans Berlin-Est, dont l'accès était désormais sous étroit contrôle, et de loger dans un luxueux hôtel wilhelmien près de la fantastique Friedrichstrassebanhof, bien que nous n'ayons pas l'indispensable « propusk » soviétique. Le concierge KGB nous avait refusé l'hôtel, mais, à la vue des factures et de mon assurance hautaine, il nous offrit deux chambres gigantesques, ornées d'immenses tableaux, de pompeuses statues, et, chez Robert et Monique, d'un piano à queue. De chômeurs fauchés à Paris, nous étions propulsés aux sommets de la Nomenklatura à Berlin.

Le lendemain, nos poches étaient bourrées et nos chemises matelassées de marks-est, qui nous auraient permis de vivre princièrement pendant plus d'un an en RDA. Mais nous apprîmes avec désolation qu'ils ne pouvaient être reconvertis qu'à cinq contre un dans les officines privées de Berlin-

Extrait de la publication

Ouest, et finalement ne pouvaient nous procurer que quelques maigres semaines de francs français. Ne pouvant vivre que très peu de jours la vie de la Nomenklatura (car je devais rentrer d'urgence à Paris), nous allions dans les restaurants démocratiques de luxe consommer systématiquement les plats les plus chers, nous gorger de vins bulgares et de champagne de Crimée. Nous achetions pêle-mêle dans les lugubres magasins d'Etat, chemises en fibranne, appareils photo, cigarettes russes, manteaux de fourrure. Mais nous n'arrivions pas à épuiser notre pactole.

Tout en vivant notre équipée dans une gaieté frénétique, nous étions saisis par la sourde et profonde tristesse de la démocratie populaire. Moi, de plus, je pensais à mon ami Lex Ende, rédacteur en chef de *Neues Deutschland,* mort étrangement en 1949, en la pire glaciation stalinienne. Je voyais le cafard de mon ami Rudolf Leonard, émigré en France depuis 1933, finalement rentré en RDA parce qu'il vivait à Paris dans une misère et une solitude de plus en plus difficiles. Il était logé à l'hôtel Adlon, et il me montrait avec un sourire lamentable la gigantesque garde-robe de dizaines de costumes différents que lui offrait son privilège de poète officiel.

Nous passions sans cesse, et étions les seuls, d'Est en Ouest, d'Ouest en Est, comme des voyageurs cosmiques utilisant l'hyperespace pour trouer les années-lumière, sautant en un clin d'œil d'un empire galaxique à l'autre, de la démocratie populaire à la démocratie bourgeoise, de l'univers totalitaire à l'univers pluralitaire.

En 1957, rentrant en voiture de Pologne avec Dionys Mascolo, nous fîmes une étape à Berlin-Est, dans des conditions de clandestinité officielle voisines de celles du précédent séjour, les fonctionnaires d'accueil des étrangers ne pouvant nous considérer que comme des « congressistes progressistes », ce qui nous valut d'être logés dans un hôtel

de luxe. Notre Peugeot 403, de marque inconnue pour ces cloîtrés, respirait le mystère et inspirait une terreur respectueuse et, pendant vingt-quatre heures, le Berlinois baissa les yeux devant les archanges du KGB que nous étions devenus.

Puis, après le mur (1961-1962), je revins avec J. en 1964 et nous vîmes, cette fois, bien érigée autour de l'ex-Stalin Allee, la ville prusso-soviétique nouvelle, close, emmurée. Nous y passâmes une journée de rencontres au hasard et une nuit avec un jeune couple inconnu qui, après boisson et confiance, nous exprima son désespoir.

Ainsi j'ai pu suivre, vivre le double processus où la ville coupée en deux est devenue deux villes, finalement séparées par un mur. Dans un sens, ces deux villes n'ont cessé d'être une, avec les mêmes gens, les mêmes familles, les mêmes sentiments, les mêmes idées. Mais en même temps, deux mondes absolument éloignés par des années-lumière politiques et sociales y ont modelé chacun leur ville. Ils s'y sont implantés, juxta-opposés, et ils s'ignorent. C'était le lieu symbolique crucial où s'est brisée l'Europe et où deux demi-Europe ont pris forme, mais j'en étais inconscient. Je ne me rendais pas compte que l'an zéro de l'Allemagne était en fait l'an zéro de l'Europe. Ce qui me fascinait dans les deux Berlin (comme, plus tard, je le fus, de façon autre, par les deux Jérusalem, la palestinienne et l'israélienne, d'avant la guerre des six jours), c'était la coupure arbitraire et démente du monde, c'étaient les deux microcosmes d'où, passant de l'un à l'autre, je pouvais vivre le destin tragique, grotesque et stupéfiant de notre planète.

*

La guerre froide et le regel stalinien cassent l'Europe en deux. Mais ce qui m'obsède et me rend inattentif à la

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PENSER L'EUROPE

Afin de *penser l'Europe,* Edgar Morin nous invite à abandonner les discours rhétoriques et les idées fragmentaires qui produisent des Europe imaginaires, idéales ou mutilées. Son essai, qui est en même temps un voyage interrogatif dans l'histoire et la culture européennes, conçoit l'Europe comme une unité multiple et complexe, unissant les contraires de façon inséparable.

Pour la première fois dans les Temps modernes, l'Europe vit un destin commun. Il nous faut en prendre conscience si nous voulons élaborer un dessein commun.

Edgar Morin est directeur de recherches au CNRS. Résistant au nazisme puis au stalinisme, acteur et témoin de la vie politique, sociologue du contemporain, penseur des problèmes fondamentaux des sciences de l'homme, il s'attache aujourd'hui à la recherche d'une méthode de connaissance apte à saisir la complexité du réel.

GALLIMARD

Photo © Raphaël Gaillarde / Gamma

9 782070 709519 87-V A 70951 ISBN 2-07-070951-5 82 FF tc

Extrait de la publication